

Exercices
de rhétorique

Exercices de rhétorique

12 | 2019
Sur le roman

Le lecteur de roman, un auditeur parmi d'autres ? Étude des « restes » du modèle rhétorique de la lecture dans *Le Roman des Lettres* de l'abbé d'Aubignac et quelques lettres de Mme de Sévigné

Mathilde Faugère



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/rhetorique/797>

ISSN: 2270-6909

Publisher

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Printed version

ISBN: 978-2-37747-066-2

Electronic reference

Mathilde Faugère, « Le lecteur de roman, un auditeur parmi d'autres ? Étude des « restes » du modèle rhétorique de la lecture dans *Le Roman des Lettres* de l'abbé d'Aubignac et quelques lettres de Mme de Sévigné », *Exercices de rhétorique* [Online], 12 | 2019, Online since 28 January 2019, connection on 06 May 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/797>

This text was automatically generated on 6 May 2019.



Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Le lecteur de roman, un auditeur parmi d'autres ? Étude des « restes » du modèle rhétorique de la lecture dans *Le Roman des Lettres* de l'abbé d'Aubignac et quelques lettres de Mme de Sévigné

Mathilde Faugère

- 1 Don Quichotte entend-il les romans de chevalerie à haute voix, comme un discours vibrant d'éloquence qui lui serait adressé ? Les lit-il à Sancho à haute voix comme un orateur, pour le persuader voire le convertir ? Ses épigones français, comme le Lysis du *Berger extravagant* de Sorel, lisent-ils à haute voix les romans qui les emportent ? Est-ce leur solitude qui fait de leur lecture une « extravagance » ?
- 2 Plutôt que d'aborder cette question directement, nous nous proposons de suivre un autre trajet, c'est-à-dire de partir, pour commencer, d'une question plus générale. L'éloquence est-elle compatible avec le livre ? Oui, si l'on en croit Guillaume du Vair qui, dans son *Éloquence française* de 1595, propose de résoudre la difficulté qui fait obstacle à l'apprenti orateur dans son chemin vers la perfection de l'éloquence : il faut, pour devenir un orateur, apprendre des meilleurs – les anciens – et il faut apprendre le « propre et particulier ouvrage » de l'éloquence, « l'action¹ » – c'est-à-dire l'art de bien dire le discours et celui de bien soutenir son discours par son corps. Mais comment faire pour apprendre « l'action » quand ces anciens sont morts et silencieux depuis bien longtemps ? Guillaume du Vair propose de les donner à lire par la traduction, mais en oubliant qu'on les lit, comme si le lecteur devenait le spectateur du discours public et de son « action » :

Il nous faut, si nous aspirons de parvenir à quelque gloire, selon le précepte du sage hanter avec les morts : et, bien que la face de leur éloquence, comme ensevelie dans leurs livres, soit destituée de l'action et du mouvement qui l'animaient, retirer de

leurs mortes effigies et des statues de leurs tombeaux les plus beaux traits de leur science².

- 3 Il semble clair ici que le livre semble s'effacer au profit de « l'évocation », elle-même éloquente, de l'action des orateurs antiques transformés, par la traduction, en acteurs présents ou re-présentés sur le « théâtre français ». Cette chaîne métaphorique relègue le livre lui-même au second plan. Guillaume du Vair semble ainsi donner raison à toute une constellation critique qui sépare dans la lecture ce qui relève de la pratique de l'écrit et ce qui relève de la constitution et de la restitution du sens.
- 4 D'une part, l'étude des pratiques de lecture au XVII^e siècle a remis en cause le primat d'une lecture silencieuse et individuelle, et a montré comment la lecture, y compris la lecture de ceux et celles qui étaient le plus à l'aise avec l'objet livre, y était le plus souvent collective et oralisée³. Cette historicisation nécessaire de la lecture, qui est passée coïncidemment par une étude de la matérialité du livre, a contribué pour une part à y reconnaître une activité socialement déterminée et rattachée au collectif, dans laquelle le problème de l'écrit s'efface derrière celui de la pratique sociale.
- 5 D'autre part, la question de la lecture a été de fait rattachée quasi immédiatement à la question du « bien dire » par grand nombre de chercheurs étudiant l'importance de la rhétorique et de son enseignement au XVII^e siècle. Dans l'introduction de son ouvrage sur *Le Culte de la voix au XVII^e siècle*, Philippe-Joseph Salazar explique de la façon suivante la relation entre la voix et le livre dans la culture du XVII^e siècle : « Ce fut, en d'autres termes, une culture orale, une civilisation qui mit au premier rang de ses *media* non pas le livre imprimé mais à ses côtés et, pour longtemps, au-dessus de celui-ci l'instrument majeur de ses désirs de communication : la voix humaine⁴. » Plus précisément, du fait de la récurrence dans les sources de l'assimilation de la lecture à une conversation, on a considéré qu'au XVII^e siècle la primauté était accordée à la lecture à plusieurs, comme une prolongation naturelle de la conversation qui a lieu entre l'auteur du livre et le lecteur. Or, on a pu penser la conversation comme héritière des grands genres rhétoriques. Deux pensées de la conversation comme modèle rhétorique de lecture peuvent être dégagées : Marc Fumaroli, avec « l'école française de rhétorique » nie d'une part, pour les Anciens, les médiévaux et les humanistes, la « frontière entre lecture et parole » et, d'autre part, fait de la conversation un modèle d'écriture et de lecture au XVII^e siècle, comparant depuis les anciens – Horace et Cicéron – le *sermo* à une « méditation à plusieurs sur les lieux communs⁵ ». La conversation, écrite ou orale, devient, selon lui, « une activité philosophique et contemplative⁶ » qui passe de l'écrit à l'oral sans hiatus. Le lecteur est alors en conversation avec le texte dans une relation de collaboration, voire d'idylle. Delphine Denis va plus loin dans son étude sur la conversation comme modèle d'écriture chez Madeleine de Scudéry. Plaçant la conversation sous l'angle de la persuasion, entre *agôn* et coopération⁷, elle conserve à la conversation le caractère pragmatique de la harangue qui relève du « discours vrai⁸ », par opposition à la fiction. Le modèle de lecture chez Madeleine de Scudéry suit selon elle cette dynamique de la conversation représentée entre les personnages. Le lecteur, ou la lectrice, est « conçu comme partenaire dans une interaction différée, médiatisée⁹ », partenaire qu'il faut alors persuader. Il est convoqué dans la conversation montrée par le roman, conversation dont l'« énonciateur ultime¹⁰ » est l'auteur lui-même. Le lecteur ou la lectrice est alors un auditeur, une auditrice, comme les autres, et *parmi* d'autres. Ils sont des auditeurs au même titre que les personnages qui participent à la conversation. De plus, ils sont des lecteurs *parmi* d'autres car la situation

de lecture par défaut est la lecture collective et ce qu'ils entendent relève du discours rhétorique.

- 6 Nous nous concentrerons ici sur le moment de la réception du texte et considérerons la façon dont les équations « lecture = parole » et « lecture = conversation » sont mises en œuvre dans les textes : comment ces équations construisent-elles le moment de la lecture et quels « restes » laissent-elles potentiellement derrière elles ? Nous nous demanderons donc, à propos des ouvrages que nous étudierons, ce qui fait de la lecture une audition et une conversation participant de la rhétorique. Mais nous verrons aussi ce qui est, selon nous, en « reste¹¹ » c'est-à-dire ce dont l'assimilation du lecteur à un auditeur de discours rhétorique, ne peut pas rendre compte. Par ailleurs, lorsqu'on en vient au genre romanesque, on constate qu'il pose un double problème du point de vue de l'assimilation de la lecture à la parole et à la conversation avec un auteur. D'une part, c'est un genre qui est considéré comme propice depuis le XVI^e siècle à l'isolement de l'individu¹², comme en témoignent les figures de lecteurs et de lectrices extravagants. D'autre part, de par la présence de personnages fictifs qui parlent entre eux – en lieu et place d'un locuteur qui s'adresserait directement à un destinataire –, le genre romanesque semble au premier abord remplir difficilement les conditions d'une communication transitive, et *a fortiori* d'une communication rhétorique. La lecture apparaît directement dans le genre romanesque – qu'il s'agisse de lire des romans ou des lettres – et y est représentée de différentes manières. Nous étudierons ici deux exemples différents de représentation de la lecture : d'une part un cas de mise en scène de la lecture de roman par la mise en abyme dans *Le Roman des Lettres* de l'abbé d'Aubignac, d'autre part des mentions de lecture réelles dans les lettres de Mme de Sévigné. Dans le premier cas, la lecture de lettres représentée dans le roman préfigure la façon dont le lecteur est appelé à le lire. Dans le second cas, nous avons affaire directement à des lectures de textes romanesques par Mme de Sévigné. À travers ces cas, nous nous concentrerons sur deux aspects des équations liant lecture et parole et lecture et conversation : d'une part en nous demandant si les lecteurs et lectrices lisent par les yeux ou par l'ouïe, d'autre part en examinant ce qui s'y joue entre le *je* et le *nous*.

Lire : voir un livre ? entendre une parole ?

- 7 Qu'en est-il alors de la façon dont on lit les romans dans la seconde moitié du XVII^e siècle : s'agit-il de toujours les lire à haute voix en obéissant aux règles de « l'action¹³ » ? S'agit-il de les murmurer ? Ou s'agit-il, déjà, de les lire silencieusement et d'abandonner toute oralisation ? Le passage par la parole et l'oralisation est, contrairement à ce qu'affirme Philippe-Joseph Salazar, loin d'être une évidence pour les penseurs des Belles Lettres dans cette seconde partie du XVII^e siècle et cela est d'autant plus sensible en ce qui concerne les genres comme les lettres et les romans. En témoignent les distinctions mises en place par le chevalier de Méré dans sa cinquième conversation sur la « Définition de l'honnêteté à la fin de la conversation », publiée en 1668 :

On écrit des choses qu'on ne prononce jamais, et qui ne sont faites que pour être lues, comme une histoire, ou quelque chose de semblable. Quand on s'en mêle et qu'on y veut réussir, il ne faut pas écrire comme si l'on faisait un conte en conversation : l'histoire est plus noble, et plus sévère ; la conversation est plus libre, et plus négligée. Et comme il y a des choses qui ne veulent qu'être lues, il y en a aussi, qui ne sont principalement faites que pour être écoutées, comme les harangues. Si l'on veut juger de leur juste valeur, il faut considérer à quel point

elles sont bonnes quand elles sont prononcées, puisque c'est là leur but. Et parce que les lettres ne se prononcent point ; car encore qu'on en lise tout haut, ce n'est pas ce qu'on appelle prononcer, on ne les doit pas écrire tout à fait comme on parle. Pour preuve de cela, qui verrait une personne à qui l'on vient d'écrire une lettre, quoiqu'elle fût excellente, on ne lui dirait pas les mêmes choses qu'on lui écrivait, ou pour le moins, on ne [les] lui dirait pas de la même façon. Il est pourtant bon lorsqu'on écrit de s'imaginer en quelque sorte qu'on parle, pour ne rien mettre qui ne soit naturel, et qu'on ne pût dire dans le monde : et de même quand on parle, de se persuader qu'on écrit, pour ne rien dire qui ne soit noble, et qui n'ait un peu de justesse¹⁴.

- 8 Le chevalier de Méré opère dans cet extrait une distinction : il sépare les choses que l'on ne fait que « écouter » et « prononcer » – en donnant l'exemple des harangues – et celles que l'on ne fait que lire sans écouter et écrire sans « prononcer » – l'histoire, les lettres. Du côté de ce qu'on lit et écrit seulement, il place la noblesse, la sévérité et la justesse ; ce que l'on « prononce » présente soit la liberté et la négligence de la conversation, soit, peut-on présumer, les qualités de l'action oratoire. En effet, la distinction de Méré entre « prononcer » et lire à haute voix, ainsi que l'exemple de la « harangue » nous amènent à assimiler ici la prononciation à l'action comme partie de l'art rhétorique. Le terme *prononcer* apparaît dans le dictionnaire de Furetière de deux façons : d'une part pour distinguer l'oral de l'écrit, d'autre part pour parler de situations de parole publiques dans lesquelles l'éloquence est mobilisée, le tribunal, la chaire, etc. Il s'agit alors de « bien prononcer » ou de donner une décision publique¹⁵. Dans la mesure où Méré distingue la prononciation de la lecture à haute voix, on peut considérer que c'est la seconde acception du mot qui est mobilisée ici. Avec ces distinctions, Méré ne nous place donc pas face à l'opposition entre lecture silencieuse et lecture oralisée qui nous est familière, d'autant qu'il envisage que la lettre, faite pour être écrite sans être prononcée et lue sans être écoutée, puisse donner lieu aussi à une lecture oralisée. Il y aurait alors trois types de rapport à l'écrit possible : on peut écouter des textes faits pour être « prononcés », on peut lire silencieusement un autre type de texte par les yeux, et enfin on peut oraliser ces derniers sans qu'il s'agisse de les « prononcer ». Par ailleurs, il encourage à faire communiquer les qualités de l'écrit et de la parole : ce qui est écrit, pour être lu et non prononcé, doit *imiter* les qualités de la parole, naturelle et mondaine, ce qui est dit doit *imiter* les qualités de l'écrit, par sa noblesse et sa justesse.
- 9 Que tirer de ces distinctions et de ces complexifications ? Dans un premier temps on peut noter l'existence de textes, dont le modèle est ici la lettre et l'histoire – au sens de la narration¹⁶ – qui ne sont pas faits pour être « prononcés », selon le modèle rhétorique, la lecture à haute voix se distinguant alors de l'oralisation rhétorique. D'autre part, on note que Méré valorise le modèle de la conversation¹⁷ comme modèle de parole, or ce qui correspond à ce modèle dans le domaine de l'écrit, ce qui est mis en parallèle avec la conversation dans cet extrait n'est pas la harangue mais bien la lecture non prononcée, qu'elle soit silencieuse ou oralisée. Le domaine rhétorique semble ici cantonné à l'exemple de la harangue.
- 10 Observons maintenant un premier cas de représentation de la lecture dans un texte romanesque, cas particulièrement propice à l'application d'un modèle rhétorique : il s'agit de scènes de lecture de lettres dans *Le Roman des Lettres* de l'abbé d'Aubignac publié en 1667 sous le nom d'Ariste et qui consiste, selon le récit cadre, en un ensemble de lettres rédigées par Ariste et réunies par l'un de ses amis, Cléonce, pour satisfaire le public. L'ensemble est qualifié de « roman » et présente les lettres à travers une double

réception : l'une est celle de Cléonce et Léarinde qui parcourent les lettres d'Ariste lors d'un entretien à la campagne avec pour objectif la publication de ces lettres, l'autre est celle des premiers récepteurs de ces lettres, ceux et celles à qui elles étaient originellement adressées et dont la lecture est parfois représentée dans le roman. La question que se pose Cléonce est celle de l'organisation des lettres : par date ou par thème. Or l'entretien avec Léarinde vient résoudre le problème : Cléonce présente d'abord un premier ensemble de lettres qui sont connectées à la fois par leurs destinataires, qui se connaissent, et par leur sujet : il s'agit de lettres galantes adressées à différentes femmes. Cet ensemble forme en effet quelque chose comme un roman, la matière est amoureuse, des intrigues se dessinent et les noms et les références nous signalent que nous nous trouvons à la frontière entre une représentation des salons du XVII^e siècle et une reprise distanciée de l'univers du roman galant. Un second ensemble de lettres, dans la seconde partie du roman, est formé par l'identité des destinataires – des hommes de lettres, des magistrats, des prélats – et les sujets abordés, relevant de l'« histoire publique et [de] la politique¹⁸ ». Enfin le volume s'achève avec des lettres de condoléances. À mi-chemin entre le roman et le recueil de lettres, forme d'éloquence, le volume dessine différents types de réception, au niveau de la réception première, comme de la réception seconde qui sert *a priori* de modèle au lecteur qui est invité à s'identifier à Cléonce et Léarinde qui parcourent les lettres, étalées sur une table.

- 11 Comment donc ces lettres sont lues dans ces deux niveaux de réception ? La voix est-elle première dans la lecture de ces lettres et la question de la prononciation y est-elle centrale ? Les yeux et la voix semblent en réalité interchangeables dans la façon dont les lettres sont reçues : elles sont à la fois parole et écrit, à regarder et à écouter. Ainsi, Cléonce raconte, dans le début du roman, comment Ariste lui a donné à lire une de ses lettres pour lui montrer quel était son rapport à la galanterie et au sentiment amoureux.

Et quoi, me répondit-il [Ariste], Cléonce, ne serez vous jamais assuré de mes sentiments, et serez-vous toujours aveugle aux mouvements de mon âme sans y lire ce que je vous ai montré cent fois ; écoutez ce que j'ai fait ce matin, et jugez si je suis capable d'en aimer une, après ce que je viens d'écrire à trois, et alors il me montra cette lettre qu'il adressait à Alminde¹⁹.

- 12 Ariste engage Cléonce à écouter sa lettre, mais finalement, en lui montrant la lettre, semble l'enjoindre à lire avec les yeux. On retrouvera, de façon moins évidente, le même type d'ambiguïté plus tard dans le livre, dans une scène de lecture collective d'une lettre d'Ariste. C'est cette fois le destinataire de la lettre, Cléoriman, qui la lit à la compagnie :

Cléoriman [...] ajouta qu'il était assez heureux pour avoir eu quelque commerce de lettres avec Ariste ; et fit voir à la compagnie celle-ci. Elle avait été écrite au sujet de quelques stances qu'un des plus beaux esprits du siècle avait fait sur cet amusement et batelage que l'on nomme un Godeno, qu'il avait appliqué fort ingénieusement à l'Amour. Et voici, dit Cléoriman, comment Ariste m'en parlait en me les envoyant²⁰.

- 13 La lettre est donc montrée à la compagnie, comme le montre le verbe « faire voir » mais elle est en même temps reçue comme une parole d'Ariste – « Ariste m'en parlait » – et l'usage du présentatif « voici » par Cléoriman qui reprend la parole semble indiquer qu'il s'apprête à lire la lettre à haute voix. Il s'agit aussi bien de voir la lettre que de l'entendre, et du point de vue de l'émission, la lettre est dans un cas écriture et dans l'autre parole. La vue et l'écoute semblent être interchangeables ce qui nous fait dire que *Le Roman des lettres* appartient, pour reprendre la terminologie de Méré, au groupe des textes que l'on n'est pas obligé de « prononcer ».

- 14 On peut, pour aller plus loin, pousser l'interprétation dans deux directions différentes : s'il n'y a pas domination de la voix, on peut considérer cependant que se joue ici une continuité entre parole et écriture, entre lecture et audition d'un discours, ainsi que le propose notre équation première « lecture = parole » et que le modèle rhétorique joue à plein. Cela est soutenu par la présentation par Ariste de son ouvrage dès l'épître dédicatoire : il est en effet notable que le mélange de la lecture et de l'audition soit présent dès l'épître dédicatoire d'Ariste, hors de la fiction épistolaire et dans un cadre où la rhétorique épideictique est indéniablement mobilisée : Ariste se présente comme étant sur « le théâtre du monde », il y est résolu de « parler²¹ » et commence donc par « parler » à son Altesse royale. À travers ce verbe « parler », c'est l'épître dédicatoire qui est désignée : parole et lecture se situent dans la continuité l'une de l'autre, ce qui relève d'ailleurs du topos. Mais cela crée également une continuité entre la lettre dédicatoire et les lettres du roman : ces dernières sont alors à recevoir comme d'autres manifestations de la parole d'Ariste sur le théâtre du monde. Le dessein de l'auteur est de se présenter et de faire preuve de sa capacité à parler, comme le signale d'ailleurs l'un des auditeurs des lettres d'Ariste dans la fiction : il faut choisir ses sujets pour ne pas « fai[re] tord à la grandeur de l'éloquence²² ». C'est la seconde partie du livre qui semble répondre le plus à ce modèle-là, faisant s'effacer la lecture pour que le lecteur participe comme auditeur au « théâtre du monde ».
- 15 Pourtant, le montage complexe de la présentation des lettres offre un autre fil au lecteur ou à la lectrice. Alors qu'à la lettre dédicatoire semblent répondre les réceptions primaires des lettres qui nous donnent à voir leur efficacité ainsi que le caractère public et « prononcé » de leur lecture, la situation de réception secondaire des lettres est bien différente. En effet Cléonce et Léarinde, qui cherchent à publier les lettres d'Ariste, se positionnent très différemment des destinataires des lettres. On nous signale qu'ils sont retirés à la campagne pour un « entretien » de divertissement. Cet entretien rentre d'ailleurs dans la narration en concurrence avec un autre type de divertissement lorsque Léarinde et Cléonce s'arrêtent pour rejoindre une compagnie plus large ; là, Léarinde chante des « airs nouveaux », récite des « sonnets » et raconte des « nouvelles²³ » :
- [...] mais il avait pris tant de gout aux lettres d'Ariste, qu'il ne perdit pas le dessein d'en continuer la lecture ; et si tôt que l'on fut hors de table ; Allons, dit-il à Cléonce, achever notre ouvrage, et n'empêchons point cette belle jeunesse de se divertir : Des gens de lettres et de notre âge ne se doivent point mêler à leurs petits jeux ; nous avons nos bagatelles aussi bien qu'eux ; retournons aux nôtres, et laissons leur la liberté de prendre celles qui leur plairont. Cléonce en demeura d'accord ; ils retournèrent dans son cabinet ; où ayant repris leurs places : Je vous ai fait voir, dit-il, des lettres qui furent lues au logis de Dorise, mais ce ne fut pas la seule occasion qui fit paraître l'éloquence d'Ariste en la maison de cette belle²⁴ [...].
- 16 Ainsi, la lecture des lettres d'Ariste est un « petit jeu », mais il s'agit d'un jeu encore distinct de celui de la compagnie et auquel on joue à deux, sinon tout seul, et dans le cabinet. Trois espaces apparaissent dans la fiction : celui du cabinet occupé par les lettres éparpillées d'Ariste, celui du divertissement de la jeunesse – où nourritures et jeux galants se mêlent – et celui de la réception publique des lettres d'Ariste. Ce dernier espace est celui de la maison de Dorise, l'une des destinataires des lettres galantes d'Ariste, c'est un espace galant et en même temps propre à faire entendre l'« éloquence » d'Ariste. On peut l'imaginer comme relativement semblable à l'espace de la « belle jeunesse » dont Léarinde et Cléonce se dissocient. Reste seul alors l'espace du cabinet, espace dans lequel on se fait voir des lettres, où on les contemple, éparpillées sur la table. Or cet espace, c'est

bien celui qui est le plus proche du lecteur, puisque c'est à partir de l'entretien de Léarinde et Cléonce qu'il découvre les lettres et que c'est cet entretien qui structure le livre. Se dessine alors un autre mode de réception des lettres qui, s'il fait alterner audition et vision, est à distinguer de l'écoute de « l'éloquence » et des jeux collectifs de la galanterie. Le lecteur ou la lectrice n'entend alors absolument pas les lettres comme elles ont été reçues, la complexité du montage de la réception lui ménage un espace qui lui est propre et où la parole n'est plus modèle mais simple modalité de réception. On pourra même aller jusqu'à se demander si l'insistance sur l'oralité et la parole dans les différentes réceptions des lettres ne vient pas masquer la réception par les yeux du livre publié : le montage typographique des lettres est en effet central pour l'orientation du lecteur ou de la lectrice à travers les différentes strates de la narration. En insistant sur la présence de la parole, en mettant en scène plusieurs réceptions, l'auteur offre plusieurs modalités de réception de son écrit, l'assimilation des lettres à une parole rhétorique n'étant que l'une de ces modalités.

Le lecteur de romans est-il en conversation ?

- 17 *Le Roman des lettres* de l'abbé d'Aubignac nous amène par ailleurs à considérer une autre question que celle de la façon dont le lecteur ou la lectrice envisage le *medium* de l'écrit. Dans l'ensemble des réceptions mises en scène, les lettres sont lues de façon collective, que cela soit entre Léarinde et Cléonce ou dans les réceptions premières. La lecture sert à l'entretien ou à la conversation mondaine. Ces deux exemples sont loin d'être isolés et les romans de la seconde partie du XVII^e siècle fourmillent de réceptions collectives d'écrit, qu'il s'agisse de lettres ou de récits. À cela s'ajoutent les multiples récits enchâssés oraux qui apparaissent au sein d'une conversation, et que l'on pourrait aller jusqu'à considérer comme des représentations déformées de scènes de lecture collective.
- 18 Une première question se pose à cet égard avant même de s'interroger sur l'impact de la conversation, et du modèle rhétorique dont elle descend selon Marc Fumaroli, sur la lecture collective. L'expression de lecture collective peut-elle être exacte ? Si l'on considère la lecture comme déchiffrement des mots sur la page par opposition avec le fait de prononcer le texte ou de parler, alors le seul à lire véritablement est celui qui tient le livre et l'oralise, et les autres ne sont alors plus lecteurs à proprement parler. Selon ce que l'on appelle lire, le collectif se constitue différemment : s'il s'agit de déchiffrer, alors on retrouve une partition du collectif qui n'est pas loin de ressembler à la partition entre orateur et auditeurs ; si l'on considère la lecture au contraire comme le fait de « prendre connaissance du contenu d'un texte²⁵ », alors tous sont au contraire lecteurs au même titre. Il est bien évident que la distinction a ses limites et que le XVII^e siècle considère la lecture collective comme une pratique de lecture tout à fait centrale. Pourtant, la question du type de collectif qui se crée dans la lecture demeure : s'agit-il d'un ensemble d'individus indifférenciés autour d'un texte ou retrouve-t-on dans le moment de la lecture quelque chose comme des distinctions, un partage des tâches et des rapports au texte dans le collectif ? L'un serait-il alors plus lecteur que les autres ? Ou encore presque auteur du livre ?
- 19 Qu'en est-il des pratiques de Mme de Sévigné et de ses compagnons de retraite aux Rochers ? On sait que le récit des lectures de Mme de Sévigné s'adresse généralement à sa fille, Mme de Grignan, et que ses moments de retraite dans sa maison des Rochers sont plus propices et à la lecture et aux comptes rendus qu'elle peut en faire dans ses lettres.

Nous nous concentrerons ici sur quelques lettres de l'été 1671, où Mme de Sévigné est accompagnée de son fils et de l'abbé de La Mousse, son compagnon régulier aux Rochers. Elle alterne entre lecture solitaire et lecture collective et lit notamment *La Jérusalem délivrée* du Tasse, du Molière, la *Cléopâtre* de La Calprenède, roman héroïque du milieu du siècle, et les *Essais de Morale* de Nicole. Voilà un premier récit de lecture collective :

Nous lisons fort ici. La Mousse m'a priée qu'il pût lire Le Tasse avec moi. Je le sais fort bien parce que je l'ai très bien appris ; cela me divertit. [...] Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies, qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires. Il est fort amusant ; il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne, et nous a empêché de prendre aucune lecture sérieuse. Quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle Morale de M. Nicole²⁶.

- 20 On note ici le mélange des deux modes de lecture que nous avons dégagés : d'une part c'est le collectif exprimé par la première personne du pluriel qui lit de façon indifférenciée. D'autre part c'est Charles de Sévigné qui fait la lecture aux compagnons, et cela, en reproduisant, pour la comédie, un jeu théâtral et, pour les « vers », « romans » et « histoires », un cercle galant. Le collectif n'est pas scindé et pourtant un « maître du jeu » apparaît qui est le lecteur et le guide de la discussion.

- 21 Prenons maintenant la lecture d'une œuvre en particulier, la *Cléopâtre* de La Calprenède. Le roman est d'abord abordé de façon indirecte par Mme de Sévigné : elle y accède par la lecture qu'en propose son fils à La Mousse : « Mon fils fait lire *Cléopâtre* à La Mousse, et malgré moi, je l'écoute et j'y trouve encore quelque amusement²⁷ ». On ne sait plus alors qui lit à haute voix, La Mousse ou le fils de Mme de Sévigné, on sait simplement que Mme de Sévigné est en position passive d'écoute. *La Cléopâtre* est mentionnée un mois plus tard dans les lettres mais cette fois la position de Mme de Sévigné a changé :

Cette *Morale* de Nicole est admirable, et *Cléopâtre* va son train, sans empressement toutefois, c'est aux heures perdues. C'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors ; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentiments j'avoue qu'ils me plaisent aussi et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur les belles âmes. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui va bien, pourvu qu'on m'en garde le secret²⁸.

- 22 Ce n'est plus de façon indirecte que Mme de Sévigné lit mais directement : elle aime la grosseur des caractères²⁹ d'imprimerie du livre quand elle le lit en fin de journée. Apparaît alors une lecture à la première personne que l'on peut supposer solitaire. Mme de Sévigné en appelle d'ailleurs au secret : elle aime, de façon un peu honteuse, « les grands coups d'épée » et l'héroïsme présent dans le roman. Or, seul le livre permet l'existence du secret, qui ne nous est révélé que par l'intimité des deux épistolaires. La lecture à plusieurs est pourtant valorisée : dans la même lettre, Mme de Sévigné appelle sa fille à la pratiquer : « Nous lisons toujours Le Tasse avec plaisir. Je suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers ; il y a bien de la différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui entendent et relèvent les beaux endroits et qui, par là, réveillent l'attention. » Le livre du Tasse lui donnerait du plaisir si elle était entourée de personnes lui permettant de le lire autrement.

- 23 De ces quelques lectures de Madame de Sévigné, différentes leçons peuvent être tirées concernant le passage pour un individu d'un type de lecture à l'autre et le mélange qui se joue dans le collectif. Ce qui est particulièrement notable ici est en effet le mélange dans la lecture du *je* et du *nous*. On passe, aux Rochers, paisiblement de l'un à l'autre sans que le partage des rôles – car partage des rôles il y a – exclue l'existence d'une collectivité. Chacun peut guider la lecture, écouter presque à la dérobée, lire « en tiers » avec d'autres

ou se mettre à lire pour soi – autant de places différentes par rapport au livre et de types de lectures reconnus comme distincts. Mais le but reste le même, celui du plaisir des sentiments et de l'amusement que procurent ces lectures. Reste à savoir si ce partage serait possible partout : la référence au secret de Mme de Sévigné à propos de son amour pour *Cléopâtre*, roman quelque peu démodé, laisse à penser que l'espace des Rochers est un espace privilégié pour les différents lecteurs. De plus, cette mention du secret apparaît lorsque sa lecture devient individuelle, à la première personne. Cette expression de la différence entre lire à plusieurs et lire seul est sans doute à relier à l'importance des récits de lecture collective au XVII^e siècle et la place accordée à l'extravagant : le lecteur extravagant est extravagant de par sa solitude même³⁰.

- 24 Delphine Denis et Marc Fumaroli, en faisant de la conversation, non seulement une référence pour l'écriture, ainsi que le demandait le chevalier de Méré, mais également un modèle de lecture, rendent bien compte des conditions de réception des écrits telles que nous les avons repérées dans les deux textes que nous avons regardés : Cléonce et Léarinde discutent à deux des lettres d'Ariste, comme en ont discuté les récepteurs premiers des lettres. Madame de Sévigné lit au sein d'un cercle et le récit qu'elle fait de ses lectures montre bien l'importance qu'elle accorde à la mise en valeur d'un texte par les autres. Nos lecteurs ne sont pas seuls, et même la scène de lecture solitaire de *Cléopâtre* est amendée directement par une valorisation de la lecture à plusieurs. Pourtant, est-ce à dire que l'équation entre lecture et conversation rend compte de l'ensemble de la relation, non des lecteurs entre eux, mais des lecteurs au livre ? Si Mme de Sévigné attend de ses compagnons de mettre en valeur des passages du texte et cherche à persuader sa fille de la valeur du livre, il semblerait que ce qu'elle attend du Tasse et de La Calprenède soit bien différent : il ne s'agit ni de méditer, ni de contempler, ni d'être persuadée mais d'en apprécier et la facilité de lecture – liée autant à l'objet qu'au texte lui-même – et les sentiments représentés. Que permet également l'écrit ? Il permet à Mme de Sévigné de lire presque en cachette...
- 25 Qu'en est-il du *Roman des Lettres*, qui semble plus propice à inviter le lecteur à la discussion et à être rattaché aux genres de la rhétorique ? Si l'on considère le type de remarques que font Cléonce et Léarinde, les seconds lecteurs des lettres, on y observe un mélange : les unes se situent bien au niveau de l'échange épistolaire mais d'autres placent les lecteurs sur un autre niveau par rapport à la conversation menée par la lettre. Ainsi, Léarinde prend par exemple le parti de Méliane, l'une des destinataires des lettres, après la lecture d'un échange que cette dernière a eu avec Ariste³¹. Cléonce lui répond mais ne prend pas le parti d'Ariste – ce qui reviendrait à entrer dans la conversation. Il se place en surplomb et rend compte du caractère d'Ariste dans son ensemble. Sa prise de distance fait du commentaire un éclaircissement sur un personnage plutôt qu'une participation à la discussion : il ne se situe pas au niveau du discours mais le commente.
- 26 Par ailleurs, on constate en avançant dans l'ouvrage que le type de réception des deux lecteurs change : dans la seconde partie de l'ouvrage, Cléonce, qui organise les lettres et sert de relais au lecteur, présente une série de lettres adressées à des correspondants à l'étranger et propose à Léarinde, son compagnon, de le « men[er] bien loin d'ici³² » puis reprend en affirmant qu'ils « [font] un voyage³³ ». La métaphore du voyage est bien courante pour parler de la lecture. Elle repose cependant sur une relation au livre bien différente de celle de la conversation : le plaisir de la lecture n'est plus celui de converser mais de voyager avec le personnage ou avec le texte. Il ne s'agit plus ici de parler, il s'agit de *faire* avec le personnage, d'être dépaycé, dans le cas présent avec la lettre qu'envoie

Ariste. Cléonce ajoute à cette proposition un sommaire de ce qui sera présent dans la lettre : « une ingénieuse congratulation sur son emploi, avec une légère considération d'un sujet de ballet, et d'un discours sur la comédie³⁴ ». Manifester de l'admiration envers l'habileté rhétorique d'Ariste et l'usage des adjectifs « ingénieuse » et « légère » invitent le lecteur à faire un pas en arrière vis-à-vis du locuteur de la lettre : il ne s'agit pas de parler avec lui, ou d'être transformé, mais de le regarder faire et d'y prendre plaisir. Certes il y a quelque chose qui se joue de la conversation entre le lecteur et le texte, mais nier l'importance de la médiatisation et du différé dans ce qui se joue dans la lecture serait, nous semble-t-il, également nier la possibilité d'un autre type de relation au livre, et tout spécialement au roman, relation qui diffère de la conversation à la fois de par le type de plaisir qui y est pris et de par la position qui est permise par le passage par l'écrit non adressé, position distanciée qui permet à la fois le surplomb métapoétique et la participation, en *action*, à ce qui est dit.

- 27 Guillaume Du Vair nous avait semblé, au début de notre parcours, penser le rapport entre éloquence et livre sur le mode de l'effacement de l'écrit au profit de la parole. Nous nous sommes demandé ce qu'il en était du roman. Nos deux cas de lecture ainsi que la théorisation de Méré nous invitent à considérer différents types de compréhensions et différents types de rapport à l'écrit : la lecture romanesque peut s'organiser sur le mode de la conversation, qu'il s'agisse du mode de réception ou de la relation qui s'institue entre lecteur et auteur à travers les personnages. Nous avons pu cependant constater que le roman, aussi bien en tant que genre qu'en tant qu'objet-livre, offrait d'autres possibilités aux lecteurs et lectrices. Sont ménagées des lectures secrètes, des lectures-voyages, des lectures en surplomb dont la valeur pour les lecteurs réside justement dans leur différence d'avec la conversation et la parole rhétorique. De plus le livre, dans sa matérialité, réapparaît au moment où on l'attend le moins, signifiant la résistance grandissante à son assimilation à un simple *medium*. Revenons alors à Du Vair, pour tenter d'y articuler ce que nous avons vu de la lecture romanesque de la seconde moitié du siècle. Les différents rapports à la lecture présents dans ces textes sont-ils complètement absents du texte de Du Vair, beaucoup plus ancien et appartenant à un tout autre genre ? La lecture comme déchiffrement d'un écrit y revient-elle par moments ? Peut-on y observer là aussi des « restes » de l'assimilation de la lecture à une parole ? Il y a chez Du Vair aussi quelque chose comme un reste, comme un hiatus dans son texte. Il faut selon lui « observer³⁵ » l'orateur dans son action – à la tribune de l'assemblée, au tribunal – pour apprendre l'éloquence et il désire « faire entendre³⁶ » les anciens à ses « concitoyens » pour leur faire profiter de l'éloquence. Pourtant, au moment où son projet se précise, il ne s'agit plus pour le lecteur d'entendre, ou de voir, mais de *lire*, et de lire une « façon d'écrire³⁷ ». Comment se fait le saut de l'un à l'autre ? Du Vair affirme que quelque chose va manquer dans les discours, « dépouillés de leurs plus beaux ornements³⁸ » – l'action – mais il invite aussi à *imaginer* ce qui se passerait si on voyait les paroles « animées d'une voix claire, ronde et distincte (...) et avec cela un geste de tous les membres³⁹ ». Le livre laisse donc quelque chose en reste : l'action, à laquelle on peut ajouter les circonstances du discours – le contexte. L'imagination du lecteur doit y suppléer⁴⁰. Cela signifie également, du côté de la lecture, que lorsque Du Vair parle de « faire écouter » le discours, l'assimilation entre lecture et parole rhétorique ne fonctionne pas totalement, et que les verbes de parole et d'audition pour parler de la lecture agissent davantage comme des catachrèses, et des incitations à l'imagination que comme des descriptions de l'action de lire. *In fine*, on pourrait dire que la lecture ne s'efface au profit de la parole et du discours rhétorique, comme nous l'avions pensé pour

commencer, que pour réapparaître dans sa spécificité, son irréductibilité à la parole. Mais Du Vair n'y voit que les manques, là où nos lecteurs et lectrices de roman sauront y voir des opportunités...

NOTES

1. G. du Vair, *L'Éloquence française*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, p. 157. Voir sur ce texte et sur l'évolution du rôle de l'éloquence à l'époque monarchique l'analyse d'Hélène Merlin-Kajman dans *La Langue est-elle fasciste ? Langue, pouvoir, enseignement*, Paris, Seuil, 2003, p. 101-102.
2. *Ibid.*, p. 159.
3. Voir l'ouvrage dirigé par Henri-Jean Martin sous l'inspiration de Lucien Febvre, *L'Apparition du Livre*, Paris, Albin Michel, 1958. Sur la distinction entre lecture collective et lecture silencieuse, voir notamment l'article de Roger Chartier, « Lecture et lecteurs "populaires". De la Renaissance à l'âge classique », *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, dans G. Cavallo et R. Chartier dir., Paris, Seuil, 1997, p. 315-330.
4. Ph.-J. Salazar, *Le Culte de la voix au XVII^e siècle. Formes esthétiques de la parole à l'âge de l'imprimé*, Paris, H. Champion, 1995, p. 9. Philippe-Joseph Salazar, après Marc Fumaroli, fait du XVII^e siècle « l'âge de l'éloquence » (allant dans son étude jusqu'au *Télémaque* de Fénelon) et de la voix humaine la « pierre de touche » de « *L'Éloquentia* » (*ibid.*, p. 11).
5. M. Fumaroli, « L'art de la conversation, ou le Forum du royaume », *La Diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, 1998, p. 290 : « Mais chez Horace comme chez Cicéron, il s'agit bien d'une méditation à plusieurs sur les lieux communs, nourrie au surplus par la mémoire lettrée des interlocuteurs qui fait entrer dans le concert les voix des auteurs classiques. L'oral du *sermo* horatien, mais aussi celui de l'*eloquentia* cicéronienne, ne sont donc pas étrangers à une tradition littéraire écrite, et surtout *mémorisée* : pour les Anciens, pour les médiévaux, pour les humanistes, la frontière entre lecture et parole (publique ou privée) n'existe pas. »
6. *Ibid.*, p. 301.
7. Voir D. Denis, *La Muse galante. Poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, H. Champion, « Lumière classique », p. 65-97. Delphine Denis consacre plusieurs pages de son livre à distinguer ces deux « modèles » de conversation en les rattachant à l'importance de l'éloquence et de la rhétorique au XVII^e siècle.
8. *Ibid.*, p. 345.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. Notre étude se place ici en synchronie : nous étudierons ce que nous appelons « restes » de l'équation rhétorique (la lecture comme participation à un échange organisé selon des règles de l'échange rhétorique) dans des textes appartenant à la même période mais sans présumer d'une évolution historique de la lecture. Les « restes » dont nous parlons appartiennent au discours critique sur les textes, ils sont ce dont un discours critique ne parvient pas à rendre compte.
12. On en donnera pour exemple un passage de la vingt-et-unième nouvelle *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre dans lequel un jeune homme est critiqué car il lit, seul, un roman. Déjà le roman s'oppose au récit fait oralement et collectivement (M. de Navarre, *L'Heptaméron*, Paris, Le livre de poche, 1999, p. 309-310).

13. Nous prenons ici le terme au sens où Du Vair l'entend : « parler d'une voix claire, ronde et distincte, s'élevant et s'abaissant peu à peu (...) et avec cela un geste de tous les membres qui accompagnât la voix » (Guillaume du Vair, *L'Éloquence française*, op. cit., p. 166).
14. A. Gombaud, chevalier de Méré, *Œuvres complètes*, Paris, Klincksieck, 2008, p. 70 (graphies modernisées).
15. Voir notamment les définitions de *prononcer*, *lire* et *déclamateur*.
16. Le terme « histoire » est ici ambigu, entre fiction narrative et histoire des faits réels. Nous considérons ici le point commun entre les deux genres c'est-à-dire leur caractère narratif.
17. La façon dont Méré distribue ici les catégories et les équivalences encourage à mettre à distance l'équivalence entre éloquence publique et théories de la conversation (voir notamment S. Conte, « La rhétorique au XVII^e siècle : un règne contesté », *Modèles linguistiques*, 58 | 2008, URL : <http://ml.revues.org/373>, DOI : 10.4000/ml.373). Certes la harangue et la conversation sont toutes deux liées à l'écoute mais la conversation n'est pas considérée dans la même série que la harangue, elle en diffère et par son rapport à l'écrit – la harangue fait partie des textes écrits et est rapprochée d'autres textes écrits, la conversation non – et par le type de parole qu'elle construit – la conversation est négligée, libre, la harangue est préparée, « prononcée » selon des règles.
18. Ariste [l'abbé d'Aubignac], *Le Roman des Lettres dédié à son Altesse royale Mademoiselle*, Paris, chez Jean-Baptiste Loyson, 1667, p. 492.
19. *Ibid.*, p. 43-44.
20. *Ibid.*, p. 328.
21. « Ariste à son Altesse royale », *Ibid.* n.p.
22. *Ibid.*, p. 367.
23. *Ibid.*, p. 325.
24. *Ibid.*, p. 326.
25. Il s'agit de la deuxième acception de *lire* dans le *Trésor de la langue française*. Le premier sens concerne le déchiffrement des lettres.
26. Mme de Sévigné, lettre du 21 juin 1671 à Mme de Grignan, *Correspondance I* (mars 1646-juillet 1675), éd. R. Duchêne, Paris, Gallimard, 1972, p. 276.
27. Lettre du 28 juin 1671 à la même, *ibid.*, p. 281.
28. Lettre du 15 juillet 1671 à la même, *ibid.*, p. 296.
29. La note de Roger Duchêne indique ici que Mme de Sévigné parle des caractères d'imprimerie.
30. Voir Michèle Rosellini, *Lecture et « Connaissance des bons livres »*. Charles Sorel et la formation du lecteur, doctorat, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, 2003.
31. Ariste, *Le Roman des lettres*, op. cit., p. 29.
32. *Ibid.*, p. 478.
33. *Ibid.*, p. 484.
34. *Ibid.*, p. 484-485.
35. G. du Vair, *L'Éloquence française*, op. cit., p. 159.
36. *Ibid.*, p. 160.
37. *Ibid.*, p. 160.
38. *Ibid.* p. 167.
39. *Ibid.*, p. 166.
40. Après avoir utilisé pendant un temps le verbe « lire » Du Vair revient dans sa phrase de conclusion au verbe « ouïr » pour parler de ce qui va être lu : « oyons comme ils [les orateurs] parleront français. » (p. 167). La dialectique de la valorisation de l'oralité qui aboutit à l'écoute de sa traduction en passant par le fait de lire exige pour fonctionner que le lecteur passe au *conditionnel*, qu'il imagine et complète l'écrit. Il ne s'agit pas de lire à proprement parler à haute voix ou de façon rhétorique, il s'agit de faire *comme si* on entendait le discours dans le contexte adéquat.

AUTHOR

MATHILDE FAUGÈRE

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3